

TACQUIN (Arthur-Louis-Joseph), Docteur en médecine, explorateur et océanographe (Ways, 19.9.1869 - Safi, Maroc, 12.1.1966).

Porteur du diplôme de médecine-chirurgie et accouchements de l'Université de Bruxelles, Tacquin (car telle était alors l'orthographe de son nom) dut à un stage à l'Observatoire de

Liège de s'initier à quelques-uns des problèmes scientifiques qui déjà alors le passionnaient: les éléments d'astronomie indispensables à la navigation, spécialement en vue de la fixation sur les cartes des points de sondage en haute mer. Pendant deux ans, le jeune savant travailla ensuite à la station zoologique de Naples où l'avait envoyé le Gouvernement belge. Non content d'étudier l'océanographie et les animaux marins, il se pencha sur les problèmes de magnétisme terrestre à l'Observatoire du Vésuve. Ses enquêtes suggérèrent au docteur une nouvelle théorie du volcanisme que des publications du Japon et de l'Indonésie, en harmonie avec les faits observés au cours des éruptions lâbas, ne tarderaient pas à confirmer. Tacquin y trouva quant à lui la matière première d'articles qui furent diffusés par la *Revue scientifique* de Paris en 1902, traduits en plusieurs langues et commentés par des autorités en la matière. C'est aussi à Naples qu'en étudiant la locomotion des animaux marins de grande taille, il eut l'attention attirée sur la question de la lenteur de la navigation. Dès lors, il ne cessera d'être captivé par l'étude d'un problème auquel il consacrera pratiquement toute une existence de recherches: la vitesse sur l'eau.

Trois voyages au Congo, un autre aux Etats-Unis contribuèrent à l'ancrer dans cette voie, grâce aux observations d'ordre maritime et ichtyologique dont ils furent pour lui l'occasion. Quoi qu'on en ait dit ou écrit, Tacquin se défendit toujours d'avoir été médecin de bord sur la ligne des mallets Anvers-Matadi. C'est dans cette circonstance, pourtant, qu'il faudrait trouver l'un des motifs sur lesquels Adrien de Gerlache s'appuya pour ne point recourir aux services de Tacquin lors du départ, pour le continent antarctique, de l'expédition qu'il dirigeait et dont le docteur avait été un des plus enthousiastes pionniers.

Pour atteindre les quelque 360 000 francs jugés indispensables pour conduire cette expédition sur la banquise australie, la Société royale belge de géographie avait décidé, en janvier 1896, de prendre l'initiative d'une souscription nationale. Mis au courant des projets précis d'Adrien de Gerlache par J.-B. Du Fief, l'actif secrétaire général de la société, et séduit par les préoccupations océanographiques qu'ils comportaient, Tacquin décida aussitôt d'apporter son concours le plus entier à cet effort de propagande. Il ne se borna pas à multiplier les conférences en province et notamment à Liège où son ascension en ballon libre attira la grande foule, il mit encore à profit l'un de ses séjours en Afrique centrale pour réunir des fonds au profit de la future expédition polaire.

Après avoir été à la disposition de celle-ci pendant près d'un an et demi et été présenté au public par la Société de géographie comme devant faire partie de son personnel au triple titre de médecin, de photographe et de météorologue, Tacquin se vit préférer, au moment du départ de la *Belgica*, à Anvers, en août 1897, un docteur américain qui ne monta d'ailleurs à bord qu'à Rio de Janeiro. Quelles qu'aient été les causes profondes et réelles du grave différend qui sépara désormais deux hommes qu'auraient dû rapprocher leur curiosité scientifique et leur amour de la découverte, une chose est indubitable: Arthur Tacquin, débouté devant les tribunaux dès 1897 parce qu'aucun contrat formel ne liait de Gerlache à son égard, ne réussit pas davantage à se faire rendre justice devant l'opinion publique, après le retour de la *Belgica* en novembre 1899. C'est en vain qu'après une campagne de presse dans un organe assez confidentiel de Mons, *La Vervaine*, il tenta d'intéresser à sa défense, en décembre

1899, *Le Petit Bleu* de Gérard Harry et la Loge de Bruxelles à laquelle il s'était affilié depuis quelques mois.

Probablement faut-il chercher dans cet ensemble de circonstances une explication de la phase suivante de sa vie. Ecouté de n'avoir pu obtenir en Belgique une réhabilitation complète de son honneur professionnel (de Gerlache l'avait, prétendait-il, accusé d'avoir laissé mourir, faute de soins, plusieurs passagers à bord d'un bateau revenant du Congo!), Tacquin décida de trouver une diversion dans une exploration qu'il entreprit alors au littoral des Canaries et du Sahara. Membre de la Société belge de géographie (Bruxelles) depuis plusieurs années, c'est dans le bulletin de celle-ci qu'il rendra compte en 1902 de cette extraordinaire campagne océanographique.

Dès 1890, le docteur J.-B. Allard, fondateur du service médical au Congo, devenu consul général de Belgique pour l'archipel canarien à Sainte-Croix de Ténériffe, avait commencé à attirer l'attention de nos compatriotes sur les riches pêcheries du littoral saharien. Convaincu des larges bénéfices qu'une exploitation bien entendue pourrait leur rapporter, il les engageait à en tirer parti, mais sans résultat. Il fallut attendre janvier 1900 pour voir un Belge débarquer à Ténériffe avec l'intention arrêtée d'explorer ces parages et d'en étudier les pêcheries. C'était Arthur Tacquin. Il obtint tout ce qu'il désirait des pêcheurs indigènes. Ceux-ci lui firent connaître les endroits les plus recherchés et lui fournirent les informations utiles pour chaque espèce de poisson. Parti avec eux sur une goélette, notre compatriote partagea leur vie dure pendant plusieurs mois, sans autre cabine que le pont. Il noua des relations cordiales avec les tribus nomades si redoutées des côtes sahariennes. Il étudia la côte occidentale du Maroc, qu'il avait déjà parcourue à diverses reprises dans les deux sens, et il acquit la conviction qu'il y avait là, pour des Belges entreprenants, des endroits de pénétration favorables et prometteurs. Tacquin explora enfin, en les arpantant méthodiquement, les parages d'Arguin où les pêcheurs n'avaient jamais osé s'aventurer. Il y découvrit — principalement entre le cap Bojador et le cap Blanc, — une des pêches les plus abondantes qui se puissent voir: riches bancs de sardines et pléthore de homards et de langoustes.

Malgré les encouragements du futur roi Albert, désireux d'ouvrir aux pêcheurs belges un champ d'activité plus facile que celui des mers septentrionales, c'est vainement que Tacquin dépensa son temps en conférences, en articles de revues et de journaux, et qu'il monta même à Ostende, pour accrocher l'attention du grand public, une exposition où l'on pouvait voir une centaine de poissons — conservés comme à l'état vivant — dans des vases de verre soufflés tout spécialement pour la circonstance... De guerre lasse, le docteur se rendit à Paris, y fit des causeries et publia dans la *Revue économique internationale* (mars 1904) un article sur l'industrie moderne de la pêche qui causa une certaine sensation. Au député et futur ministre Eugène Etienne, que passionnaient tous les problèmes de l'Afrique du Nord où lui-même était né, le savant remit un rapport détaillé sur sa campagne océanographique et particulièrement sur ses sondages de la baie d'Arguin. Ce document fut à l'origine de la création, dans cette baie, de Port-Etienne, devenu peu après une station des plus prospères à proximité des champs de pêche et des bancs de sardines. Par ailleurs, les révélations de Tacquin émurent tout le monde des pêcheurs français. Des compagnies ne tardèrent pas à se constituer pour la construction d'usines de conserves. Des associations scientifiques, telle la Société de géographie de Bordeaux, envoyèrent sur place des zoologues dont les rapports se révélèrent tout à fait concluants.

L'attention du roi Léopold II, souverain de l'Etat indépendant du Congo, n'en est que davantage attirée sur le docteur Tacquin au moment où lui paraît possible la réalisation du but qu'il poursuit depuis 1885: permettre à «son» Congo de prendre pied sur l'un ou l'autre point de la côte atlantique proche du

Maroc.

Léopold II reçut-il personnellement Tacquin, soit à ce moment, soit à un autre, pour lui confier une mission confidentielle telle que la recherche, sur le littoral du Sud chérifien, d'un excellent port d'escale doté d'un hinterland pour la ligne maritime du Congo? C'est plus que douteux. Ce qui ne l'est pas, c'est que le docteur se hâta, dès son retour du Maghreb, d'avertir le chevalier (futur baron, puis comte) Edmond Carton de Wiart, secrétaire du Souverain, de ce qu'il «avait découvert des bancs particulièrement poissonneux dans les parages d'Agadir et proposait d'y établir des pêcheries et de fonder des comptoirs dans cette baie excellente». Le Roi «prit feu», selon l'expression de Carton de Wiart, et donna à ce dernier la consigne de manifester pour les projets de Tacquin un intérêt scientifique qui ne préjugeait d'aucune promesse d'aide financière. Il fit ensuite venir le banquier Edouard Empain, déjà connu partout grâce à une série de réalisations de grande envergure à l'étranger comme chez nous, et aussi par son souci de l'avenir de l'industrie nationale de la pêche. L'une des entreprises à laquelle il collaborait fort généreusement était l'école des pupilles de la pêche que le prince Albert, de son côté, avait prise sous son haut patronage.

Empain, à son tour, convoqua son avocat d'affaires, le sénateur G. Grimard, le priant de chercher à connaître Tacquin et d'apprécier le sérieux de ses récents projets. Voilà pourquoi, après d'assez mystérieuses tractations au ministère des Affaires étrangères à Bruxelles et à notre légation de Tanger, une imposante députation belge quitta ce port pour Fez, l'une des résidences du Sultan, dans le courant d'avril 1904. Grimard et Tacquin, qui s'y étaient joints, avaient mission de solliciter la libre disposition, au profit de certaines entreprises nationales, du territoire environnant Agadir. Le but concret était la création d'un port d'escale pour la ligne du Congo, et l'installation aux environs d'usines pour la mise en conserve des sardines, des homards et des langoustes. La signature, en avril 1904, d'accords franco-britanniques sur le Maroc, fit traîner durant plusieurs semaines et finalement avorter les pourparlers secrets que Tacquin et son compagnon avaient entamés avec Abd-el-Aziz et son entourage, et sur lesquels on est encore insuffisamment éclairé...

Rentré bredouille en Belgique, le docteur n'en avait pas moins acquis auprès des hautes autorités chérifaines un prestige dont il chercha assez naturellement à se servir au cours des années suivantes. Tacquin ne s'était pas borné à signaler au choix de Léopold II la baie d'Agadir — que devait rendre célèbre en 1911 le «coup» de l'Allemagne impériale — comme le meilleur emplacement de relâche pour les bateaux de la ligne Anvers-Matadi. Au cours de nombreux entretiens avec le Sultan et ses vizirs qui l'avaient tous pris en amitié, il avait mis en vedette les inventions les plus spectaculaires que la science et la technique comptaient à leur actif. Il avait notamment procédé à l'éclairage électrique d'une aile du palais impérial et fait une radiographie des mains du potentat, dont on peut juger la stupéfaction en voyant les os de son propre squelette! Il semble que soient dues à Arthur Tacquin les premières plaques radiographiques de toute l'Afrique! L'année suivante, il revint à Fez apporter à Abd-el-Aziz un exemplaire des photographies exécutées en 1904. Ses déplacements n'étaient du reste pas sans relation avec des offres de service que l'explorateur fit tour à tour aux Allemands et aux Français, également intéressés par l'ouverture au commerce européen d'un Maroc singulièrement riche de promesses...

Tacquin finit par reprendre l'exercice de la profession médicale à laquelle le destinait malgré tout le long cycle de ses études. Il entra en qualité d'assistant du professeur Depage à l'Institut chirurgical de Berkendael à Bruxelles. Il y prodigua des soins au prince héritier Albert qui, désarçonné par sa monture, avait été blessé. Au début de la guerre de 1914, il sera attaché, également en qualité de chirurgien, à l'ambulance établie au Palais du Roi.

Dans la suite, il s'attachera plus spécialement à certains travaux de photographie: métier fort dangereux quand il s'agit de reproduire et de transmettre à Londres les témoignages les plus suggestifs de la barbarie de soldats allemands durant les premiers mois de l'occupation. Le grand journal illustré britannique *The Field* publia, en édition spéciale, les clichés pris par Tacquin, ce qui contribua à soulever la réprobération du monde entier contre les pratiques de guerre de l'envahisseur.

En 1920, le docteur s'établit définitivement au Maroc, non loin de cette côte dont les richesses naturelles lui étaient devenues tellement familiaires. Il vécut d'abord à Mogador (Essaouira) dont il dirigea l'hôpital pendant dix ans, et où naquirent ses deux fils. Il y poursuivit, par ailleurs, ses travaux. En mars 1917, le *British Medical Journal* avait diffusé l'un d'eux sur la médecine au Maroc. Plus que jamais, il continuait à se passionner pour le problème de la vitesse sur l'eau. Il mit au point un nouveau système de propulseur pour remplacer avantageusement l'hélice des navires, et un autre pour capter la force du vent. A l'occasion du décès d'Auguste Lumière (avec qui il avait entretenu autrefois une abondante correspondance), Arthur Tacquin publia en 1955 à la gloire du savant français une plaquette qui peut être considérée comme son propre testament dans l'ordre scientifique. Tout comme Lumière, il eut, en effet, à lutter toute sa vie contre certain ostracisme officiel, en particulier contre « la déformation mentale des gens arrivés » dont l'œuvre essentielle consiste, selon lui, à barrer la route au progrès de la science.

Installé à Safi pour le restant de ses jours, pratiquement coupé de sa terre natale (si l'on excepte ses brefs séjours en Belgique en 1939 et 1957, et la carrière de ses deux fils à la Sabena) et de générations qu'il n'y avait pas vu naître et grandir, Tacquin était oublié de presque tout le monde, chez nous tout au moins, lorsqu'il décéda au Maroc en janvier 1966. Jusque dans les derniers mois de sa 96^e année, il présentait encore l'exemple d'une vigueur physique restée intacte au service d'un esprit inventif et toujours lucide. L'ultime lettre qu'il nous destinait et les notes qui l'accompagnent témoignent à suffisance à quel point le docteur Tacquin restait disponible pour l'explication des phénomènes d'ordre océanographique et sismographique (par exemple la catastrophe d'Agadir de 1958) qui avaient été la grande préoccupation de sa tumultueuse existence.

[W.R.] 16 mars 1966
Albert Duchesne.

Documentation et information dues au docteur A. Tacquin lui-même et à divers membres de sa famille. — Archives du ministère des Affaires étrangères (doss. 53 Adm.), du Musée royal de l'Armée (doss. 0.3860 de N.R. Brück) et de la loge « Les Amis philanthropes n° 2 » de Bruxelles, dont nous avons eu connaissance grâce à M.F. Borne. — A. Duchesne, *Leopold II et le Maroc (1885-1906)* (mém. hist. de l'ARSOM, Bruxelles 1965, *passim*), et Organisateur avec Adrien de Gerlache de l'expédition antarctique belge de 1897-1899, le docteur Arthur Tacquin est toujours en vie, dans la revue bimensuelle « Pallas » (Bruxelles), avril-mai 1965. — E. Carton de Wiart, *Leopold II. Souvenirs des dernières années. 1901-1909*, p. 71, Bruxelles, 1944. — La presse marocaine et en particulier *Le Petit Marocain - Le Progrès Marocain* (Casablanca) 15 janvier 1966. — G. Lambert, *Souvenirs d'un vieux manoir disparu. La Motte Bousval*, etc.